

Fortunée LAPUENTE

(9 ans en 1943)

Je suis née le 14 mars 1934 à Sidi-Bel-Abbès (Algérie) de Mardochée Maman et de Marie Bensaïd. Mon père était boucher avec son frère. Nous étions déjà neuf enfants (sur 10 : Jacqueline n'était pas encore née) et la famille connaissait des difficultés matérielles. Mon père est alors parti en 1938 en électricien à Marseille pour trouver du travail. Il est devenu égoutier à la mairie et il travaillait dans une boucherie l'après-midi. En 1939, il a fait venir sa famille et nous nous sommes installés dans un appartement, rue de la Loge. Ma plus jeune sœur Jacqueline est née à Marseille en 1941. La famille a donc vécu là unie et heureuse. Ma mère avait beaucoup d'occupations avec Samuel né en 1922, Esther en 1925, Rachel en 1927, Félix en 1929, Georges en 1931, les jumeaux Roger et moi en 1934, Andrée en 1936, Gilbert en 1938 et Jacqueline en 1941.

À l'injonction de ma mère, mes parents ne sont pas allés se faire recenser et n'ont donc pas eu le tampon juif sur leur carte d'identité. J'avais neuf ans lorsque tout s'écroule. Vers 5 heures du matin, le 24 janvier 1943, on frappe des coups à notre porte. Mon père se lève pour ouvrir. C'étaient des policiers français qui réveillaient les gens pour l'évacuation des quartiers du Vieux-Port que les Allemands encerclaient. Nous sommes tous partis et avons été dirigés à la gare d'Arenc. On nous a fait monter dans des wagons à bestiaux et nous sommes allés en direction de Fréjus où l'on nous a mis dans un camp. Mon père a été séparé de nous et dirigé avec tous les hommes dans une autre partie du camp. Nous étions tous là, excepté Samuel et Rachel qui ne se trouvaient pas à la maison à ce moment-là. Samuel était sorti et Rachel en sanatorium à Cannes.

Dans ce camp, chaque famille a été mise dans un genre de box blanc, étroit et dont le sol était recouvert de pailles. Il a fallu se débrouiller pour tenir tous là-dedans. Nous y sommes restés huit à dix jours, sans hygiène et sous-alimentés. Puis nous sommes remontés dans les wagons à bestiaux en direction de Marseille. Esther n'était pas dans le même que nous. Au départ de Fréjus, elle aperçoit notre père à la fenêtre d'un wagon et lui demande de descendre et de venir rejoindre la famille. Mais il n'a pas eu le temps, le train est parti et mon père a disparu à tout jamais. Il est parti avec les rafles de Marseille et de Fréjus pour Compiègne puis Drancy. De Drancy nous avons reçu une lettre de papa datée du 13 mars 1943 où il informait la famille qu'il était là avec son neveu Maxime et qu'il avait besoin de linge. Il est parti de Drancy dans le convoi n° 52 du 23 mars 1943 et il est mort à Sobibor et non à Auschwitz comme le mentionne l'acte de disparition envoyé par le ministère des Anciens Combattants après la guerre.

Quant à la famille, arrivée à Marseille, elle a été prise en charge par la Croix-Rouge. Notre appartement n'était pas encore détruit, mais tout le contenu avait disparu. Par la suite, ma sœur Andrée et moi avons été conduites au centre médical, rue Puvis de Chavannes et de là, à l'hôpital de La Timone. Nous avons contracté la gale à Fréjus. Nous n'avons aucune nouvelle de nos parents. À notre guérison, nous avons alors été placées à l'orphelinat du boulevard Chave. Les sœurs qui tenaient cet établissement étaient très sévères. Le soir au coucher, je pleurais, je voulais voir ma mère et la religieuse me tirait les cheveux pour que je m'arrête et le lendemain elle me faisait faire la vaisselle en guise de punition. Nous portions un uniforme noir : une blouse noire, une cape et des chaussures montantes noires. Pendant ce temps, le reste de la famille avait été envoyé à Gréasque en tant que réfugiés. Après des recherches faites par ma mère, ma grande sœur Esther est venue enfin nous chercher, et nous sommes sorties de cet orphelinat en pleurant de joie. À Gréasque, nous occupions un appartement procuré par la municipalité. Il y avait une dizaine de familles réfugiées, comme les Touati, les Sarfati, mais nous étions la famille la plus nombreuse. Nous y sommes restés jusqu'à la Libération. Nous avons fréquenté l'école primaire avec les autres enfants juifs et les enfants du village. Il n'y a jamais eu de problèmes entre nous et nous y avons vécu heureux. Maman nous avait interdit de dire que nous étions juifs. Mais personne ne cherchait à savoir quoi que ce soit et nous étions tous des résidents discrets et appréciés de la population locale. Le maire assurait notre sécurité et lorsque les Allemands s'approchaient du village, il nous faisait partir et nous nous cachions dans les collines.

Ma mère avait les cartes d'alimentation pour nous nourrir, mais c'était difficile car il y avait peu de choses à Gréasque. Elle descendait donc de temps en temps à Marseille au mépris du danger pour acheter ce qui nous manquait dans les magasins qu'elle connaissait, en particulier à la rue Longue des Capucins.

À la Libération, nous sommes revenus à Marseille, mais nous avons toujours gardé de bonnes relations avec certaines familles. Ma sœur Esther a épousé un garçon de Gréasque et s'y est mariée en 1945. À Marseille, nous avons trouvé un trois pièces au 16, rue de l'Arc (derrière la rue d'Aubagne) et nous y sommes restés, alors que ma mère était prioritaire pour reprendre l'appartement tout neuf dans l'immeuble construit à la place de notre ancien appartement 22, rue de la Loge. Mais le loyer était devenu très élevé et maman aimait le quartier de la rue d'Aubagne à cause de ses nombreuses boutiques et de ses marchés.